

LE CADAVRE D'UN PAPE

Un correspondant du *Figaro* écrit de Rome ce qui suit à propos des troubles qui ont eu lieu lors de la translation des restes de Pie IX :

Toute réflexion est superflue : les faits ont une éloquence qu'aucune parole ne saurait atteindre. Les hommes qui dirigent les destinées de l'Italie avaient une occasion magnifique de se montrer honnêtes et habiles ; ils ont préféré être à la fois méchants et bêtes.

La conscience du monde entier se souleva de dégoût, en apprenant ce qui vient de se passer à Rome.

L'Italie révolutionnaire vient de signer sa propre condamnation ; elle vient de subir une honte dont elle ne se relèvera plus.

L'Italie honnête, croyante, vraiment libérale, repoussera désormais toute solidarité avec des pouvoirs publics qui tolèrent, qui encouragent de pareilles infamies.

Les ministres du roi Humbert, de ce roi qui a su si vaillamment lutter pour l'indépendance de sa patrie, n'ont pas su défendre contre quelques vauriens le cadavre d'un vieux pape, entouré de l'affection de son peuple.

Ces ministres, qui ont livré aujourd'hui aux bas fonds de la société un pontife défunt, livreront demain à l'émeute la monarchie italienne.

Et il a fallu que du haut du Quirinal le roi Humbert entendit son nom et celui de sa race royale associé par des acclamations déshonorantes aux lâches outrages dont Pie IX a été l'objet. N'insistons pas. Il y a des infortunes qui méritent quelque commisération.

Seulement, n'est-il pas permis de se rappeler en ce jour les funérailles splendides qui furent faites au roi Victor-Emmanuel à Rome ? N'est-il pas permis de se souvenir de la bonté de Pie IX qui contribua à la solennité de ces funérailles, en envoyant son pardon au roi mourant, et en accordant à sa dépouille mortelle tous les honneurs de l'Eglise.

En vérité, Pie IX a dû subir jusque dans la tombe l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Mais c'est là un honneur de plus pour cette grande mémoire.

Les faits qui viennent de se passer sont la justification complète de cette captivité à laquelle Pie IX s'était condamné, et qui s'impose désormais à tous ses successeurs, tant que la révolution sera souveraine à Rome, et tant que l'Italie catholique et honnête tolérera de pareils maîtres, dont il ne dépend que d'elle de se débarrasser.

Que sont d'ailleurs tous ces outrages ? La Papauté en a vu bien d'autres et la couronne d'épines c'est l'auréole de l'Eglise.

Dormez donc en paix, ô doux et saint Pontife, dans votre demeure dernière : vous êtes toujours le roi de nos fidèles Romains. Les royautés passeront, la Papauté restera, parce que le Pape représente sur la terre un roi éternel — le Christ.

LE GÉNÉRAL CANROBERT

On trouve dans les *Mémoires* de Granier de Cassagnac le passage suivant sur le rôle de Canrobert dans la guerre de Crimée :

Par suite de circonstances indépendantes du caractère, de la bravoure et de l'expérience militaire du général Canrobert, il ne lui fut pas donné de jouer, dans la guerre d'Orient, le grand rôle que l'empereur lui avait éventuellement réservé. J'ai déjà dit qu'en raison de l'état menaçant de santé qu'était le maréchal de Saint-Arnaud, lors de son départ, l'empereur lui avait remis des lettres de service, closes, dans lesquelles le général Canrobert était désigné pour prendre commandement de l'armée au cas de mort ou d'empêchement du commandant en chef. En recevant les mains du maréchal mourant ses lettres de service, le général Canrobert n'avait pas pu recevoir en même temps le prestige du vainqueur de l'Alma, sa haute situation auprès de lord Raglan et la confiance enthousiaste que le maréchal de Saint-Arnaud avait su inspirer à l'armée

anglaise. Le titre de maréchal lui manquait, et celui de simple général de division n'impliquait pas l'autorité morale nécessaire pour qu'il parût logique et naturel de le voir devenir le chef de l'illustre lord Raglan et d'officiers généraux anglais, parmi lesquels se trouvait Son Altesse Royale le duc de Cambridge.

Le général Canrobert, prenant la place du maréchal de Saint-Arnaud, était en pleine possession de sa renommée et de son lustre militaire ; mais son commandement se trouvait diminué par la force des choses. Tous les plans, œuvre personnelle du maréchal, devenaient inexécutables sans lui ; l'expédition perdait et avait à refaire son unité, car l'armée française s'approchait à peine des murs de Sébastopol, que déjà le corps anglais s'isolait de lui-même et tournait la ville à gauche, pour aller s'établir à Balaklava.

C'est par un prodige d'habileté, de force de caractère et d'énergie morale, secondée par une attitude et par un langage chevaleresques, que Saint-Arnaud était parvenu à s'associer étroitement lord Raglan et les officiers anglais. Il les avait entraînés à l'attaque des Russes, lorsqu'ils n'avaient pas encore levé le siège de Silistrie ; il les entraîna au débarquement d'Eupatoria et à la bataille d'Alma ; et il l'est eût entraînés à l'assaut de Sébastopol, où il voulait entrer de force, dès le premier jour. Mais de même que sa terrible crise à bord de la *Ville de Paris* avait fait renoncer à la descente à l'embranchure de la Belbeck et à l'assaut immédiat de la ville, de même sa mort rompit ou du moins dénoua les liens étroits qui jusqu'alors avaient intimement uni de vœux et de volonté, les officiers des deux armées. Le général Canrobert succédait au maréchal de Saint-Arnaud ; il ne le remplaçait pas.

C'est ce que ne comprit pas l'opinion publique, lorsqu'elle vit les lenteurs et les difficultés d'un siège succéder au coup terrible et que l'on avait cru définitif de la bataille de l'Alma. Lorsque, après les travaux et les souffrances de l'hiver, l'empereur rappela le général Canrobert auprès de sa personne, j'eus l'honneur de le saluer, un soir, à une réunion des Tuileries, et de lui demander pourquoi, après l'Alma, il n'avait pas exécuté les vœux du maréchal, et tenté de forcer l'entrée de Sébastopol, avant que le prince Mentschikoff eût ravitaillé et armé la ville. Il me donna précisément les explications qui précèdent ; il me dit que n'ayant ni le grade du maréchal, ni l'influence qu'il avait su conquérir sur l'armée anglaise, il n'avait pas pu prendre avec toute l'efficacité nécessaire, la direction des opérations militaires.

Une gloire qui lui échut tout entière, ce fut le soin admirable et touchant qu'il prit du soldat pendant l'hiver, la confiance, l'entrain, la gaieté qu'il sut maintenir au milieu du rude labeur de la tranchée, et la conservation de milliers d'existences qui firent bénir de l'armée ; et c'est par là, autant que par le courage, qu'il devint maréchal de France. Lorsque la garde, les héroïques zouaves et quelques régiments de ligne rentrèrent à Paris, le 25 décembre 1855, toutes ces troupes firent une ovation au général Canrobert, et le désignèrent pour cet honneur suprême, auquel l'empereur associa le général Bosquet.

Un brillant officier, dont les services rendus à l'empire ne sauraient ni se mesurer, ni se compter, M. le général Fleury remplit avec un zèle attentif et une réserve pleine de délicatesse le rôle d'avocat de l'armée auprès de l'empereur. Le souverain, qui appréciait son bon sens pratique, accueillait avec intérêt les observations du général Fleury, et y déférait le plus souvent. C'est lui, il faut que cette justice lui soit rendue, qui prit l'initiative de la nomination des deux maréchaux qu'il croyait due à l'admirable armée de Crimée, sans compter le maréchal Pélissier, que la prise de Malakoff avait nommé comme toute seule. La voix des soldats avait désigné les deux autres, qui étaient les généraux Canrobert et Bosquet.

J'eus l'honneur d'avoir aussi ma part, une bien faible part, mais dont je n'ai

mais parlé à personne, dans cette promotion. De même qu'en 1851, au *Constitutionnel*, je faisais intervenir le colonel Fleury auprès de M. Véron pour enlever quelque thèse, contestée ; de même, sous l'empire, il arrivait quelquefois à M. le général Fleury de trouver mon accès auprès du souverain et sa bonté pour moi favorables au succès de telle ou telle mesure qu'il croyait utile à l'Etat. C'est ainsi que lorsqu'il conseilla la nomination des deux maréchaux, il me demanda de l'appuyer auprès de l'empereur, d'abord au point de vue de la justice, ensuite au point de vue de l'émulation qu'un acte aussi important exciterait dans l'armée. L'empereur m'écouta avec la bienveillance qu'il témoignait à tous ses loyaux serviteurs, et il convint de l'éclat que donnerait à son trône, la consécration officielle qu'il ferait, à part de grands titres, des personnalités éminentes qui se seraient élevées par leurs services. Il réserva, comme c'était son habitude, sa décision ultérieure ; mais quatre ou cinq jours après cette conversation, les généraux Canrobert et Bosquet étaient maréchaux de France.

Ce n'est plus un mystère à Rome, qu'un procès en séparation est devenu inévitable entre le prince et la princesse Orsini.

Pour montrer combien est ancienne et illustrée, la famille des princes Orsini, il me suffira de rappeler qu'elle partage avec les Colonna, l'honneur insigne d'assister les Pontifes romains, dans les cérémonies et les fonctions religieuses. La révolution avait éprouvé matériellement et moralement, cette famille héritière d'un nom célèbre ; pour redorer son blason, le prince Dominique épousa une fille de l'opulentissime banquier Torlonia. Le prince actuel, Filippo, fils de Dominique, tout en possédant de précieuses qualités et un goût éclairé pour les arts, a eu le tort, — par suite de malentendus qu'il serait trop long d'indiquer ici, — de laisser se refroidir un peu les relations autrefois si intimes entre les souverains pontifes et sa famille.

Sans abandonner tout à fait la papauté, mais aussi sans se rallier entièrement à la dynastie de Savoie, le prince Orsini avait rêvé je ne sais quelle fédération de seigneurs italiens. Il a voulu mener un train au-dessus de sa fortune. — qu'on évaluait pourtant à 500,000 livres de rente — il a acheté des propriétés qui rapportaient rien... qu'un titre de plus. La manie de bâtir, les fausses spéculations, le jeu, etc., ont porté un grand coup à la fortune du prince Orsini dont la femme et les enfants supplient aujourd'hui les tribunaux de sauver les derniers débris. — c'est à dire environ une cinquantaine de mille livres de rente à diviser entre tous !.

Et comme si ce n'était pas assez de ce scandale pour affliger le cœur du Saint-Père, voilà que l'héritier d'un autre nom illustre est en train de compromettre sa fortune et sa réputation dans une assez ridicule aventure galante.

Le prince Massimo, parent du comte de Chambord par sa femme et allié à la maison royale de Savoie par sa mère, est aujourd'hui sous tutelle. Après avoir follement dépensé des sommes énormes pour une femme qui se moque de lui, le prince Massimo qui n'est plus de la première jeunesse, cherche actuellement à vendre, en cachette, les magnifiques collections de livres, de monnaies, de médailles, de manuscrits précieux, que ses illustres aïeux avaient si patiemment et si péniblement réunies.

Un autre prince que je nommerai pas allait voir son nom traîner dans les tribunaux, mais le pape a pu le sauver.

En présence de ce fait déplorable, on se demande quel vent a soufflé sur cette noblesse qui faisait autrefois l'admiration du monde entier.

CONTRE L'INTEMPÉRANCE. Un de mes amis était adonné tellement à l'usage des liqueurs alcooliques qu'il ne pouvait presque plus vaquer à ses affaires, et il fut guéri par l'usage des Amers de Houblon.

Maintenant il est redevenu sobre et peut vaquer à ses affaires et il n'éprouve plus le désir de boire des liqueurs alcooliques. J'en connais beaucoup qui ont été guéris par le même moyen. D'un agent principal de chemin de fer Chicago,

MGR STROSSMAYER

On lit dans le *Figaro* :

Voici un grand évêque qui personnifie une grande race : prêtre et patriote il a su devenir le représentant de la foi et des espérances de son peuple. Je voyais, il y a quelques jours, Mgr Strossmayer, au pied du trône de Léon XIII, à la tête de ce grand pèlerinage slave, qui est un des événements les plus importants de notre époque. Mgr Strossmayer parlait au nom de ces milliers de pèlerins au chef de l'Eglise universelle. L'évêque de Bosnie ne lisait point au pape une de ces adresses banales, comme Léon XIII en entend chaque fois qu'il reçoit des pèlerinages : Mgr Strossmayer n'a aucun papier sous les yeux ; il prononce un véritable discours, à la fois religieux et politique, qui se termine par un serment, prononcé au nom du pèlerinage tout entier, de fidélité inébranlable à l'Eglise romaine. Deux mille Slaves ont juré avec lui. Et pendant ce temps, d'autres Slaves, auxquels le gouvernement russe n'a pas permis de venir à Rome, envoyaient au pape une adresse pleine de foi et d'amour ; cette adresse, qui a profondément ému Léon XIII, venait des bords de la mer Noire, où se trouvent exilés les malheureux Polonais du diocèse de Chelm, arrachés à leurs églises et à leur patrie, pour avoir refusé de devenir apostats. Mgr Strossmayer parle au nom de tous ; sa parole vibrante pénètre profondément au cœur de l'assistance. A peine son discours est-il terminé que le cardinal Ledochowski embrasse affectueusement le vénérable évêque : le pape est ému ; et des larmes sont dans tous les yeux. Léon XIII se lève et prononce un de ces discours dont il a le secret, pleins de sagesse politique et majesté religieuse. Ce discours contient à l'adresse de Mgr Strossmayer des paroles qui sont un éternel honneur pour un évêque.

* *

Mgr Strossmayer a maintenant soixante six ans. Il est né à Essek, petite ville de Croatie, et dès son enfance on put s'apercevoir que ce jeune Croate compterait dans l'histoire de son pays. Il entra fort jeune dans les ordres ; et dès qu'il fut prêtre, il fut nommé professeur de théologie au séminaire de Diakovar, où il resta quelques années. Mais sa renommée grandissait déjà et on parlait avec admiration à Vienne de cet ecclésiastique distingué, qui se signalait déjà par d'importants travaux, et dont le nom était devenu rapidement populaire en Croatie. L'abbé Strossmayer fut nommé directeur de l'Institut supérieur ecclésiastique de Vienne. Il devenait en même temps chapelain honoraire de l'empereur d'Autriche, et prédicateur de la cour. Malgré la hardiesse des idées qu'il exposait devant cette vieille aristocratie autrichienne, alors entièrement dévouée à la politique de Metternich, il sut gagner les sympathies de l'empereur, qui appréciait sa franchise, et en 1850 il fut nommé évêque de Diakovar. Mgr Strossmayer n'avait alors que trente-cinq ans.

Ce n'est pas une grande ville que Diakovar. En France cette ville serait considérée presque comme un village. Mais du fond de ce petit centre, l'activité intelligente et hardie du jeune évêque rayonna bientôt sur toute la Croatie. C'était l'époque où les libertés constitutionnelles avaient été suspendues dans tout l'Empire. Les Croates, très jaloux de leurs vieilles franchises nationales, frémissaient sous le joug. Durant cette période de dix années (1850-1860) la prudence et le patriotisme éclairé de l'évêque contribuèrent grandement à maintenir la tranquillité publique dans cette contrée. Mgr Strossmayer s'occupait activement d'œuvres religieuses en attendant des jours meilleurs pour sa chère patrie. En 1860, lorsque l'Autriche entra dans la voie des réformes libérales, l'empereur nomma une commission choisie parmi les personnages les plus illustres des différentes nationalités.

Mgr Strossmayer avait sa place marquée au sein de cette commission, à laquelle il rendit de grands services par son